



COMTE DE MIRABEAU  
HIC & HEC

ALLIA



*Hic & Hec*



COMTE DE MIRABEAU

*Hic & Hec*

OU L'ART DE VARIER  
LES PLAISIRS DE L'AMOUR

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2015

Le présent texte a paru pour la première fois de manière posthume, en 1798.

© Selva/Leemage, pour l'image de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2015.

JE dois le jour à une distraction d'un R. P. jésuite d'Avignon qui, se promenant avec ma mère, blanchisseuse de la maison, quitta dans l'obscurité le sentier étroit qu'il parcourait d'ordinaire en faveur de la grande route qui lui était peu familière.

À peine avais-je six ans que sa tendresse paternelle me fit admettre par charité dans les basses classes; j'y rendais tous les services qu'on pouvait attendre de mon âge, et grâce aux heureuses dispositions dont la nature m'avait doué, je profitai; à douze ans, je pus balayer la troisième et faire les commissions du père Natophile, qui en était régent.

J'étais précoce en tout, ma taille était élancée et svelte, mon visage rond et vermeil, mes cheveux châtain-brun et mes yeux noirs, grands et perçants, me faisaient paraître plus âgé que je n'étais: on me prenait pour un enfant de quatorze ans.

La bassesse de mon origine, la pauvreté de ma parure m'avaient éloigné de toute intimité avec mes camarades de classe, et par conséquent de la corruption, et je donnais tout mon temps à l'étude. Le régent, satisfait de mes progrès, me prit en gré, me chargea du soin d'arranger

sa chambre, de faire son lit et de lui porter tout ce dont il avait besoin, et, pour ma récompense, il me donnait des leçons particulières après la classe, et me faisait lire dans sa chambre des auteurs qu'on n'explique pas en public.

Un jour, j'avais plus de treize ans alors, il me tenait entre ses jambes pour me suivre des yeux, dans l'explication de la satire de Pétrone ; son visage s'enflammait, ses yeux étincelaient, sa respiration était précipitée et syncopée ; je l'observais avec une inquiète curiosité qui, divisant mon attention, me fit faire une méprise.

– Comment, petit drôle ? me dit-il d'un ton qui me fit trembler, un sixième ne ferait pas une pareille faute ; vous allez avoir le fouet.

J'eus beau vouloir m'excuser et demander grâce, l'arrêt était prononcé ; il fallut bien me soumettre. Il s'arme d'une poignée de verges, me fait mettre culotte bas, me jette sur son lit, et de peur que je ne me dérobe au châtement, il passe son bras gauche autour de mes reins, de façon que sa main empoigne un bijou dont j'ignorais encore l'usage, quoique sa dureté momentanée, depuis plus d'un an, m'eût donné à penser.

– Allons, petit coquin, je vais vous apprendre à faire des solécismes !

Et il agite légèrement les verges sur mes jumelles, de manière à les chatouiller plutôt



qu'à les blesser. La peur, ou le doux frottement de sa main, fit grossir ce qu'il tenait.

– Ah! petit libertin, qu'est-ce que je sens là? Ah! vous en aurez d'importance...

Et il continuait la douce flagellation et ses attouchements, jusqu'à ce que, enivré de volupté, un jet de nectar brûlant couronnât ses efforts et comblât ma félicité. Alors, jetant les verges :

– Ferez-vous plus attention une autre fois?

– Ah! je ne le crois pas, mon père, il y a trop de plaisir à être corrigé de votre main.

– Tu me pardonnes ma colère; eh bien, applique-toi, quand tu feras bien, je te récompenserai comme je t'ai puni.

Je lui baisai la main avec transport, il m'embrassa et, passant ses mains sur mes jumelles, il me couvrit de baisers.

– Puisque tu es content de la correction, mon cher enfant, poursuivit-il, tu devrais bien récompenser mes soins de même.

– Je n'oserais jamais!... fouetter mon régent!

– Ose, il t'en prie, et, s'il le faut, il te l'ordonne.

J'allai en rougissant prendre les verges, il découvrit son postface; à peine osais-je le toucher, il s'enrouait à me crier :

– Fort, plus fort! on doit punir plus rigoureusement les fautes des maîtres que celles des écoliers.

Enfin je m'enhardis, et, empoignant son sceptre comme il avait fait du mien, je le fustigeai si vertement qu'il versa des larmes de plaisir.

De ce moment, la confiance s'établit ; il prétextait un rhume qui le mettait dans la nécessité d'avoir quelqu'un auprès de lui, et il fit mettre mon lit dans un petit cabinet qui touchait au sien ; mais ce n'était que pour la forme, et, dès qu'il était couché, il m'appelait et j'allais dormir ou veiller dans ses bras. Il fut mon Socrate, je fus son Alcibiade ! Tour à tour agent et patient, il mit sa gloire à perfectionner mon éducation.

Ma quatorzième année finie, je possédais le grec, le latin, un commencement de logique et de philosophie, et je connaissais les premiers éléments de la théologie.

Mais pour approfondir cette prétendue science, qui tant de fois aiguïsa les poignards du fanatisme, il fallait que je passasse dans d'autres mains, le père Natophile s'étant livré presque exclusivement à la belle littérature, et je fus obligé d'aller étudier sous le professeur Aconiti.

Je gardai néanmoins mon lit chez Natophile qui, sentant que pour faire mon chemin dans cette nouvelle carrière, je serais obligé d'avoir les mêmes complaisances pour Aconiti, le prévint en ma faveur et dressa lui-même les articles du traité de partage. Il fallait le consentement du

supérieur pour mon admission au cours de théologie. Natophile me présenta chez lui, ma figure lui plut, et il fallut bien lui payer son droit.

Pendant l'année qui suivit, je passai les jours à l'étude et les nuits à mériter la faveur de mes professeurs. Mes progrès m'avaient fait un nom qui me promettait les plus brillants succès, quand arriva la catastrophe qui anéantit la société. Accablés par ce revers, Natophile et Aconiti prirent le parti de se retirer en Italie ; et le premier, pour ne pas me laisser sans ressources, me recommanda à Mme de Valbouillant pour me charger de l'éducation de son fils, âgé de sept ans, dont le professeur venait de mourir. Ma réputation, le témoignage de mes professeurs, me firent accepter malgré mon excessive jeunesse.

Mme de Valbouillant pouvait avoir vingt-quatre ans, les dents blanches, l'œil noir, le nez en l'air, les cheveux bruns et fournis, la peau superbe, la gorge et la croupe rebondies, et la main d'une beauté ravissante ; elle n'avait d'enfant que mon élève, et son mari depuis six mois était en Italie, à la suite d'une succession qui lui était échue. Natophile me conduisit chez elle, y fit porter mon attirail d'abbé et le petit trousseau que son amitié l'avait engagé à me donner.

Cette Dame me reçut avec une bienveillance attrayante et promit à Natophile de